

Qu'appelle-t-on, avec Lacan, *disparité subjective* ?

« Ces choses qui peuvent vous paraître hautement abstraites – c'est le plus mauvais mot, ce n'est pas abstrait, ce sont toujours des choses très concrètes, – ces choses que, si vous n'êtes pas analyste vous pouvez très difficilement imaginer, à savoir ce qu'est l'expérience de ce que nous appellerons l'expérience du divan ». [...]

« Il y a une façon d'entendre qui fait que nous n'entendons jamais que ce que nous sommes déjà habitués à entendre ».

Lacan, extrait 1971-04-21 DISCOURS DE TOKYO

Et si la psychanalyse n'était que magie ou envoûtement, s'interrogeait le psychiatre philosophe Karl Jaspers en 1950ⁱ, allant alors jusqu'à affirmer qu'il pourrait s'agir là « d'un puissant processus d'auto-illusionnisme, vrai produit de l'époque, qui va de pair avec un envoûtement de l'esprit humain ! »ⁱⁱ. Sans doute Jaspers, au nom de l'exigence scientifique évoquée dans ce petit volume, *Raison et déraison*, parlait-il d'autre chose que de la cure analytique telle que nous l'entendons. Il s'agit pourtant bien d'une critique de l'invention freudienne. Magie ? Illusion ? Notre époque est-elle différente, plus tolérante, plus avertie quant à l'expérience concrète du divan ? Une collègue de notre association, peut-être, a publié récemment sur le réseau professionnel LinkedIn, pour nous situer tout à fait dans notre contexte, une citation de Lacan, encore un extrait du *Discours de Tokyo* du 21 avril 1971 qui m'a décillé en ces jours de grand froid. Lacan affirme : « Je veux dire par là que tout de même il faut rendre justice à la psychanalyse qu'elle n'essaie pas de jouer sur cette dimension de la suggestion et de la croyance et de la confiance, de la prise en mains, de la direction de ce que l'on appelle le patient. Si c'était cela, il y a longtemps que la psychanalyse serait disparue de ce monde, comme c'est arrivé pour certaines techniques qui jouaient sur ce rapport humain ». Il y a beaucoup dans cette citation : retenons que la psychanalyse ne joue pas sur le rapport humain. Pour l'entendre, et avant d'y revenir, il importe d'avoir en tête les deux phrases qui précède. La première : « La psychanalyse n'est pas une ascèse, c'est une technique, un *artefact* très précis qui est destiné à entrer dans quelque chose dont il s'agit justement de concevoir la nature véritable ».

1. La psychanalyse est une expérience qui requiert une technique doublée d'une éthique

Si la psychanalyse est une technique, ce qui relève de la suggestion, d'une forme de prise, côté analyste – et selon différentes modalités, vient en second, associé parfois à des formes d'identification ou d'imitation, de la part de l'autre, l'analysant, -selon la manière dont l'analyste se fait support ou précisons – je reprends les mots de B. Vandermersch dans un texte de 2019, se fait prise « amboceptive sur l'inconscient de l'autre et pour l'inconscient de l'autre ». Il y a des allers/retours. Sans doute est-ce inévitable. Cela participe de l'expérience de la cure en tant qu'elle relève pour le sujet d'une expérience « processuelle ». Elle ne ressort pas du rapport ou de l'interlocution. La cure est un dispositif inscrit dans une temporalité dont le temps logique est variable selon l'analysant, l'analyste et les effets variables eux aussi du tiers séparateur qui agite ce qui est pris, dépris ou repris, dans le grand Autre, dans la parole de l'analysant, tantôt bercé tantôt secoué par une scansion. Il s'agit dans les balbutiements de l'expérience, qui peuvent durer - de permettre à l'analysant de débusquer la jouissance, la sienne et celle de l'autre, l'analyste, support de la « pulsion d'emprise », j'utilise ici l'expression que je trouve commode. Il s'agit alors pour l'analyste de savoir/pouvoir bouger à temps, manier le transfert comme on dit, d'une formulation massive et d'être à la hauteur de la déprise - et de permettre à l'autre le moment venu – précisons, de cheminer vers son désir. Pour l'analyste, c'est l'instant assumé de la séparation, celui de la poussée (il y a là sans doute quelque chose de pulsionnel) d'une disparité subjective *en acte*, visant l'obtention « d'une différence absolue, je précise - pure de toute singularité ». J'y reviens plus loin.

Seconde citation antécédente de Lacan : « Pour que ça puisse marcher dans les conditions où ça marche, c'est dire que l'on est dans une situation qui est celle-ci : des gens viennent demander quelque chose dont ils n'ont eux-mêmes aucune espèce d'idée ; ce qu'ils demandent, c'est je ne sais quoi de vague qui a au moins chez certains l'appui de certains symptômes dont ils souffrent et dont ils voudraient bien se débarrasser ». Retenons qu'il y a du symptôme, manifeste ou latent, ce n'est pas un jeu -et que le travail tourne autour de ça, qui fait souffrance. Dans *Le triomphe de la religion*, en 1974, Lacan précise que l'analyse « s'occupe très spécialement de ce qui ne marche pas. De ce fait elle s'occupe de cette chose qu'il faut bien appeler par son nom- je dois dire que je suis encore le seul à l'avoir appelée de ce nom- le réel »ⁱⁱⁱ. Si l'artifice de la prétendue situation analytique ne relève pas de la lecture dans le marc de café, non plus d'une manipulation de gourou, de quoi s'agit-il ? Il s'agit d'une technique, doublée d'une éthique. Il n'est pas question d'une direction de conscience, entendue au sens

religieux ; non plus de l'exercice volontaire par le praticien d'une forme d'emprise menée à sa guise et relevant d'une manipulation de l'autre exercée délibérément sur l'analysant en vue d'une fin quelconque. L'analyse ne vise pas l'assujettissement de l'autre. Si nous admettons toutefois, à l'instar d'un dictionnaire courant que la suggestion désigne « le fait d'inspirer à quelqu'un une idée, une croyance sans qu'il en ait conscience », notre technique ne fait pas l'économie de la suggestion. Quel serait alors notre *garant*, le garant de notre pratique ? Nous y voilà. N'est-ce pas précisément la reconnaissance et la prise en compte, dans la pratique, d'une *disparité subjective*, élément discret mais essentiel, vital dans la clinique, qui fait la différence, qui fait que la psychanalyse n'est pas croyance, non plus prise en main ou assujettissement du client ? Le propre de la secte est d'empiéter sur l'autre, d'imposer, d'effacer toute subjectivité, tout *geste critique*, toute possibilité d'articulation pour soi ; le propre de la psychothérapie standardisée est de méconnaître, voire d'occulter trop souvent la singularité de de l'autre, en dictant une conduite normée. Nous pouvons être embarrassés par les effets d'imitation et d'identification, on peut s'en débrouiller. Nous admettons ainsi de manière insistante avec Lacan, et en vertu d'une éthique de la responsabilité, que l'idée de tromperie reste foncièrement étrangère à la psychanalyse. La suggestion en revanche, reste, à maints égards, troublante. Latente et manifeste. Interdite et requise. Où situer le curseur, la frontière, la limite, la transgression ? Qui n'a pas été confronté à des maniements délicats du transfert, des scansionnements qui relèvent de la dentelle, à seule fin de diriger la cure, non pas le patient ? Disparité subjective, c'est-à-dire imparité, disjonction entre la subjectivité de l'analysant et celle de l'analyste. *Pas de projection affective* : Lacan reste fidèle en effet à ce repérage que l'on trouve déjà dans sa thèse de doctorat de 1932, en Médecine, portant sur *La psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité* : s'il souscrit alors -à la notion de *rapports de compréhension*, ou compréhension rationnelle d'une conduite humaine, telle qu'elle fut proposée par K. Jaspers en 1913, il rejette catégoriquement ce qu'il nomme les illusions de la *projection affective*. Il écrit :

« Comprendre, nous entendons par là donner leur sens humain aux conduites que nous observons chez nos malades, aux phénomènes mentaux qu'ils nous présentent. [...] Mais qu'on sache bien que, si la méthode fait usage de rapports significatifs, que fonde l'assentiment de la communauté humaine, leur application à la détermination d'un fait donné peut être régie par des critères purement objectifs, de nature à la garder de toute contamination par les illusions, elles-mêmes repérées, de la projection affective »^{iv}.

De 1930 à 1960, et plus, Lacan n'est jamais dupe des illusions affectives autant que subjectives, sans être pour autant un objectiviste positiviste !

Côté analysant, il n'y a pas moins toute une gamme d'attitudes et de tentations qui témoignent de formes parfois grossières d'imitations voire d'identification, qu'il ne voit pas encore. Cela fait partie des aléas de la cure. La suggestion est partie prenante nous l'admettons du dispositif *ex-nihilo* qu'est l'expérience artificielle du divan. Situation fausse, aux antipodes de la relation amoureuse, qui vise l'émergence d'un sujet capable d'assumer, à l'arrivée, le réel de sa jouissance comme de son désir. Mais lorsqu'un travail s'engage, nous ne savons pas qui est là. Nous ignorons quel sujet pourrait poindre. Nous ne savons pas, et précisément dans ces moments d'intensité variable où émerge une parole. Qui parle, qui demande ? Où situer la prise, dans la manoeuvre requise par/pour le transfert ? Technique, éthique et mise en acte d'une expérience singulière viennent ainsi border la chose attendue, demandée cependant qu'ignorée, vague, assez confuse. Dans *Le transfert*, Lacan affirme :

« Rompant avec la tradition qui consiste à abstraire, à neutraliser, et à vider de tout son sens ce qui peut être en cause dans le fond de la relation analytique, j'entends partir de l'extrême de ce que suppose le fait de s'isoler avec un autre pour lui apprendre quoi ? – Ce qui lui manque ».

Ainsi la disparité de places, à savoir la distinction radicale des places occupées, celle de l'analyste et celle de l'analysant, constitue une imparité qui n'est pas négociable : condition du repérage d'un manque et confrontation au réel d'une solitude de sujet. Cette distinction signifie imparité quant à la mise en œuvre du dispositif de l'expérience : ils sont deux mais trois, incluant l'adresse d'un dire, incluant le champ de l'Autre et de la parole. Et pas de relation horizontale (pas mon pote), non plus verticale (pas mon confesseur ou mon gourou), disjonction assumée dans le maniement du transfert, dans le *se faire prise* pour l'analyste, s'appuyant sur son désir, en vue de permettre le moment venu -une déprise, la sienne mais surtout celle de l'autre : il s'agit d'articuler et peut être de faire l'expérience de *variations* singulières et périodiques qu'implique dans la pratique analytique, la vitalité d'une disparité subjective en acte et qui agite, précisément parce qu'il n'y a pas de rapport. Elle se présente pour l'analyste telle une distinction subjective qui s'arrange de *prises* dans les variations de ce décalage de places, qui ne sont pas sans effets sur l'analysant, l'écart étant une donnée irréductible dont l'analyste est garant. Il s'agit donc pour le sujet supposé savoir de manier très subtilement le curseur, jusqu'à « obtenir la différence absolue, c'est-à-dire pure de toute singularité », certes,

si c'est possible. Ce maniement, ce déplacement subjectif qui s'opère est un travail d'orfèvre, une chirurgie fine.

Certes la différence de places dans l'expérience du divan implique *de facto*, disparité subjective : le sujet supposé savoir est au fait de la direction de la cure, au fait du maniement du transfert, qui *a priori*, inclut des embarras. L'analyste est au fait, également, de son désir d'analyste. Ceci fait dire à Lacan, dans les *Quatre concepts*, [ainsi que le rappelle B. van Mersch dans une intervention du 11 juin 2019], que

« Le désir de l'analyste, c'est d'obtenir la différence absolue, pure de toute singularité. Loin de favoriser l'identification à sa personne, le désir de l'analyste l'amène à déchoir de sa place (idéal du moi) d'où le sujet se voit aimable pour se faire le support de cet objet a séparateur, objet inavalable qui reste en travers de la gorge du signifiant ».

Cette différence absolue n'intervient toutefois que comme ultime étape de la cure, dans le temps logique de la déprise, ce moment singulier où l'analysant se déprend, et trouve le chemin de son désir. Il ne s'agit pas pour lui de demeurer comme tenu en laisse, sous l'emprise d'une névrose de transfert. Ce qui peut arriver.

2. L'expérience de la situation fausse du divan

De quelle nature, l'expérience du divan ? En 1971, pas de réseaux sociaux, pas d'outils numériques, pas de téléphones portables, pas d'Internet, pas « d'intelligence artificielle » génératrice de contenus. En 2026, il est difficile individuellement et collectivement pour une majorité d'individus de résister, de maintenir une distance, entendez un *écart subjectif*, face à l'écran, face à la puissance imaginaire excessive des images, des pseudos discours et des fausses promesses qui viennent ravir l'individu hésitant, novice ou expert. Esseulé souvent, sur le versant de ses fragilités pulsionnelles, cet individu fait l'expérience, l'objet en main, d'un sentiment de toute puissance, foin de toute forme d'inhibition consciente ou inconsciente, manifeste et latente. Il s'y croit. Et ça marche. Il dépose et croit partager à l'écran ce que de visu et in situ, jamais il ne dirait, ni ne s'autoriserait. Il n'est qu'à voir la rapidité avec laquelle des groupes de soi-disant « amis » (des personnes supposées se connaître) se déchirent sur le réseau *whatsapp*, combien cette forme de communication quasi instantanée peut défaire toute capacité réflexive pour un sujet, le placer en incapacité d'assumer le temps logique nécessaire à l'expression, à l'engagement d'une parole vraie. L'interaction requise par les réseaux et médiée par le petit objet annihile purement et simplement toute disparité subjective. Il n'y a pas

de sujet, dans ce type de communication. Pas de tiers, pas d'autre, pas d'altérité, mais une excitation pulsionnelle qui vient pulvériser toute possibilité de travail réflexif, de retour sur soi. Au prétexte d'une convivialité apparente et supposée, nous devenons bêtes et ne vivons plus que sur le régime d'une immédiateté qui efface chez l'autre tout effet d'altérité. On se console, on s'envoie des images de sapins de Noël. Que devient un sujet quand l'altérité vient à manquer ? L'efficiences remarquable de ces outils quotidiens exacerbe une volonté de puissance, une quête de performance au détriment de l'ouverture de notre petite *maison de l'âme*, une pensée pour Démocrite. Comment résister à la sollicitation des messageries, des réseaux, des écrans, si minuscules soient-ils ? Comment ne pas donner prise, se laisser prendre et devenir captifs ? Occulter la solitude, éprouver le comble de l'envoûtement, du leurre imaginaire. Un individu face à l'écran : c'est dual, ça fait deux, pas trois. Il n'y a pas de sujet, pas de tiers. C'est problématique. Or.

3. La psychanalyse est une expérience dialectique

Lacan réitère à plusieurs reprises dans les *Écrits*, et dans son enseignement que la psychanalyse est une *expérience dialectique*. La technique analytique ne joue pas sur le rapport : ni rapport de force, ni rapport dual, non plus rapport dans la relation amoureuse, non point rapport dans ce lien électif singulier entre analyste et analysant. Pas de rapport pour quoi ? Il n'y a pas de symétrie, pas d'intersubjectivité dans le travail analytique, criions-le encore, l'erreur ou plutôt la méprise la plus accablante serait celle de l'avatar c'est-à-dire du leurre d'un contre-transfert considéré par le thérapeute à l'aune du transfert. Si contretransfert il y a, cela se joue ailleurs que sur le terrain de la cure proprement dite et ce n'est pas le sujet ici. L'expérience dialectique en jeu dans la cure, c'est celle d'un analysant qui parle, pris dans un transfert à l'endroit d'un sujet supposé savoir ; et celle d'un analyste qui toutes oreilles tendues entend, assure la scansion d'une séance, chacune étant supposée inédite. Entre les deux parties, un tiers, - l'adresse à l'Autre, cet espace non clos où cohabitent les effets concrets de la non coïncidence des subjectivités en travail, chacune assumant son rôle, dont le texte est à venir. La situation artificielle que constitue le dispositif de la cure n'est pas confortable. Le psychanalyste est cet autre qui permet à l'analysant d'entendre quelque chose de l'Autre, de ce lieu qui ne peut être repéré qu'à la condition de taire toute interférence personnelle, privée et singulière - de la part du psychanalyste. Il s'agirait même, au point d'arrivée d'une analyse proche de la fin, que l'analyste, depuis son désir, obtienne ce que Lacan nomme « la différence absolue », dans la mesure où comme l'écrit Bernard Vandermersch en 2019, « la fin de l'analyse amène le sujet à

une liquidation de la tromperie de l'amour de transfert – qui soutenait ses identifications – et à une sorte de découverte de l'analyste sous les espèces de l'objet a. ». Et citant Lacan, *Les quatre concepts* :

« L'analysé dit en somme à l'analyste : je t'aime, mais, parce qu'inexplicablement j'aime en toi quelque chose de plus que toi, l'objet a, je te mutile. Ou encore : je me donne à toi, mais ce don de ma personne..., mystère ! se change inexplicablement en cadeau d'une merde ».

Voici ce qu'il en serait du désir de l'analyste comme 3^e temps d'une pulsion d'emprise dont l'objet ne serait pas spécifié. Après s'être fait prise, objet désirable pour l'autre, « support de l'objet a » en vue d'un déplacement subjectif à venir pour l'analysant, l'analyste choisit. Il n'est plus que déchet.

Le terme le plus mystérieux de l'intitulé complet du séminaire *Le transfert* est sans doute celui de *disparité subjective*. Parce que la disparité implique une forme d'hétérogénéité, de décalage qui va à l'encontre de notre pente de sujets enclins à la jouissance, via notamment les modalités par lesquelles nous sommes pris dans l'autre/l'Autre envers et contre notre penchant de sujets parlants et désirants toujours bercés dans l'illusion de la confiance, de la croyance et de la suggestion. Dans le cadre de la cure, la disparité subjective est requise. Elle détermine la qualité du transfert, elle implique une coupure, une disjonction qui doit être maintenue intacte, dont l'analyste assume la responsabilité. Ainsi le transfert du patient vers l'analyste n'induit *a priori* aucune symétrie à l'endroit de ce lien tout à fait singulier [qu'est le transfert] ». Quelque chose du travail s'écrit, se tisse, s'élabore dans le Tiers qui s'agit concrètement pour un sujet qui point. Ainsi, définir la disparité subjective comme désignant le caractère incomparable de ce que chacun a de plus singulier et qui le distingue de tout autre ne suffit pas à l'entendre dans la direction indiquée par Lacan. Si la notion est entendue comme préalable nécessaire à l'accompagnement du transfert dans le cadre éthique et technique de la cure, elle agit comme garantie pour l'analysant : garantie que la cure, pas trop mal conduite ouvre un chemin de solitude dont les bords auront été élagués, nettoyés des formes de croyances, suggestions et prises en mains. En ce sens, la citation première de Lacan prend effectivement tout son sens. On ne joue pas ici sur le terrain de l'intersubjectivité. Mais aujourd'hui, ne sommes-nous pas témoins d'un renversement radical ? Croyances, suggestions, confiance et prise en mains sont partie intégrante du contrat d'assurance, du pacte thérapeutique et autres principes inhérents à nombre de psychothérapies sises sur le rapport ou l'interlocution comparatiste, incluant la direction de conscience et la prescription d'exercices pratiques. Il n'y a pas, dans ces contextes

standardisés de disparité subjective, il n'y a plus que des interlocuteurs lambda qui interagissent dans une perspective pragmatique et normative. Pourquoi insistons-nous alors sur cette notion essentielle et vitale de disparité subjective ? Maintenir cette place vide, radicalement évidée par l'analyste, permet de garantir les conditions d'émergence d'une vérité de sujet, qui advient dans la parole, depuis le divan et dans l'après coup du travail engagé, parfois sur des temps longs. La notion de disparité subjective n'est pas audible. Que cherchait Lacan, lorsque dans ses derniers séminaires il crie, harangue son public, lui disant, « vous êtes encore là, qu'est-ce que vous voulez » ? Ne s'efforçait-il pas de faire entendre la disparité subjective, béaba de toute possibilité d'écoute, d'attention portée à la parole de l'autre, quand il dit à Tokyo, « ce que nous n'avons pas déjà appris à entendre, nous ne l'entendons pas » ?

4. Entendre la disparité subjective, faire tomber le masque : quand Claude Lanzmann débusque la jouissance d'un sergent nazi dans *Shoah*

Shoah est un film de Claude Lanzmann, réalisé en 1985. Nous nous intéressons aux premières minutes de la seconde époque de ce film, durant lesquelles Lanzmann débusque à force d'insistance subtile et massive à la fois, la jouissance d'un sergent nazi, en quête de connivence avec son interlocuteur, le cinéaste. La scène dont je rends compte et que vous allez voir ne dure que quelques minutes, qui montre la stratégie de Lanzmann consistant à faire tomber le masque du nazi, qui à l'issue de cette petite mise en scène, dévoile son vrai visage, révèle l'objet. Cette séquence permet d'apprécier ce que Lacan nomme une *disparité subjective*. Voici la scène qui nous intéresse : Le cinéaste est face au sergent SS Franz Suchomel, un homme qui était chargé à Treblinka de conduire les Juifs vers les chambres à gaz . Suchomel chante :

« Und den Blick geradeaus,/ immer mutig und froh/ in die Welt geschaut,/ marschieren Komandos zur Arbeit./ Für uns gibt's heute nur Treblincka,/ das unser Schicksal ist.”
En français : « Regard sur le monde, droit et loin,/ toujours brave et joyeux,/les commandos marchent au travail./ Pour nous il n'y a plus aujourd'hui/ Que Treblinka,/ Qui est notre destin. »^v

Ce chant était chanté par les déportés de Treblinka, sur une musique composée par le chef d'orchestre juif du camp, les paroles étant de l'Untersturmführer Franz. Sur les instructions et l'insistance de Lanzmann, le sergent chante, et rechante. Il ne sait pas qu'il est filmé. Dans les premières images du film, on voit un Combi Volkswagen, dans lequel des techniciens filment, enregistrent. A la fin de chaque répétition, Suchomel lâche un « Hourra ! » final. Lanzmann

insiste pour qu'il recommence, qu'il chante plus fort, toujours plus fort. Et le sergent s'exécute, sans savoir ce qu'il fait, « sans savoir qu'il témoigne pour l'histoire ». Lanzmann : « Recommencez ! Mais plus fort ». L'autre veut parler. Lanzmann le coupe et Suchomel, ne comprenant pas ce qu'on lui fait faire, un peu fatigué, obéissant et coopératif reprend :

« Feest im Schritt und Tritt/ und den Blick geradeaus,/ Immer fest und fest/ In die Weltgeschaut,/ marschieren Kommandos zur Arbeit ».

A cet instant, le visage du sergent apparaît à l'écran, il est filmé. La qualité de l'image est médiocre, l'enregistrement sans doute clandestin, en noir et blanc. Les yeux de Suchomel sont striés de lignes noires, l'écran révélant un visage rond, lisse et poupard. Le sergent chante de plus en plus fort, et l'on peut repérer que quelque chose d'excessif a lieu. Il chante trop fort, il est dans l'excès, quand Lanzmann lui demande de chanter encore plus fort. Et voilà que le sergent rit, après un étrange « Hourrah ! » et que le cinéaste y revient, une dernière fois : recommencez, plus fort ! Et pensant s'extraire de cette situation d'irréalité, le sergent Suchomel parle, cherche à inclure son interlocuteur dans son propos, dans ce rire viscéral, selon le mot de Marty, « un rire viscéral qui est en lui depuis 1942, depuis Treblinka »^{vi}. Le sergent, en quête de connivence et d'approbation dit à l'adresse de Lanzmann : « Oui, nous rions, et pourtant c'est si triste ». Le sergent nazi tente ainsi un rapport d'interlocution avec le cinéaste, un rapprochement, une complicité. Mais il n'y a plus de semblant, plus de contournement du réel via l'automatisme de langage que constitue ce chant inepte, repris mécaniquement. Pour Lanzmann, le refus de toute intersubjectivité avec le sergent SS n'est pas négociable. Lanzmann rétorque, catégorique : « Personne ne rit ! ». Le sergent est seul à rire. Et Lanzmann exige encore une répétition, encore plus fort. Et alors que le sergent chante encore et encore, de plus en plus fort et quelque chose dans cette dernière itération vient révéler un autre visage, celui d'un homme qui vient de comprendre qu'il a été dupé et qui trahit sa jouissance. Son visage n'est plus en quête de connivence. Dans ce dernier instant, Le sergent lâche ou peut-être devrais-je dire « se lâche » : « Vous êtes content ? C'est un « original » (ce chant). Plus un juif ne connaît ça ! ». Jouissance du sergent, telle une répartie qui voudrait effacer le cinglant « Personne ne rit » de Lanzmann. « Vous êtes content, c'est bien ce que vous vouliez ? » répète le SS. Cette scène reste, témoigne. Cet exemple paradigmatique s'il en est, nous permet d'entendre la radicalité d'une disparité subjective. L'attitude du nazi qui se tient à couvert dans l'anonymat de la répétition des paroles d'un chant aussi inepte qu'oublié ne résiste pas aux assauts réitérés de Lanzmann qui y va, ordonne et ne lâche rien sur l'exigence d'être obéi. Mais la victoire de Lanzmann est de courte durée. Comprehant qu'il a été dupé, le sergent s'efforce de ramener le

cinéaste à un niveau qui les situe tous deux à égalité, révélant une stratégie d’empiètement, de résistance d’un sujet face à un autre, ici supposé savoir, le cinéaste. Mais le tiers qui reste, en définitive, et fait force de loi, c’est la caméra. Dans cette scène, Lanzmann débusque la jouissance qui détermine le réel que le sergent contourne habilement. Il atteint le vrai visage de Suchomel, lève le semblant et dans sa scansion : « personne ne rit », permet d’entendre, peut-être, ce que Lacan nomme « la différence absolue », façon de désigner l’enjeu ultime d’une disparité subjective.

Conclure provisoirement

La cure analytique ne relève pas et ne procède pas d’un rapport de force : une disparité subjective est requise pour que chacune des deux parties n’empiète pas sur l’autre et ouvre sur le tiers, qui autorise l’empiètement. Il y a des étapes et des temps logiques dans le travail, qui caractérisent cette disparité radicale proposée par Lacan. De la prise à la déprise, il y a le temps d’une analyse. Disparité n’est pas asymétrie. Il n’y a pas de hiérarchie sur le versant d’une intersubjectivité, d’une interlocution de sujet à sujet, non plus d’interaction horizontale. Nous insistons. C’est un point. Dans le temps de l’analyse, il incombe à l’analyste la responsabilité de déjouer les ruses du transfert. S’il est en place de sujet supposé savoir, c’est qu’il est placé là, par l’analysant, engagé dans un lien transférentiel dont il ne sait pas grand-chose, mais qui fonctionne avec ses aléas. Cette relation n’est ni duale, ni forclosée, il n’y a aucune symétrie. L’un des deux le sait, l’autre non. Pas de rapport, pas de réciprocité, pas d’intersubjectivité entendu au sens strict du terme et Lacan ne se prive pas de le rappeler dans les *Écrits* comme dans son enseignement. Il n’y a pas non plus, précisons, d’asymétrie ou de dissymétrie, ainsi qu’il est précisé dans la première leçon du séminaire *Le transfert*. Il y a imparité. C’est elle qui nous a intéressée, qui ne va pas de soi. Il faut voir et entendre l’expérience cinématographique de Claude Lanzmann pour faire l’expérience de ce que cela dit, imparité subjective, ou différence absolue. A supposer bien sûr que cela soit possible, audible.

Christine Bouvier-Müh

ⁱ Karl Jaspers, *Vernunft und WIDERVERNUNFT unserer Zeit. Drei Gastvorlesungen*. München 1950 (Raison et déraison de notre temps, trad en français Hélène Naef, avec M.-L. Solms, Paris Bruges, Desclée de Brouwer, 1953, p. 24.

ⁱⁱ *Ibid.*

ⁱⁱⁱ Lacan, *Le triomphe de la religion*, Paris, Seuil, p.76.

^{iv} Lacan, thèse, Seuil, p. 310.

^v cf ouvrage de Lanzmann, *Shoah*, Paris, Gallimard, Folio, 1985, p. 153.

^{vi} Eric Marty, *Sur Shoah de Claude Lanzmann*, Paris, Editions Manucius, 2016.